

Quinzième année, Numéro 30, automne-hiver 2019-2020, publiée en hiver 2020

Journal du dehors d'Annie Ernaux: initiative générique

ABASSI Ali

Professeur

Université Shahid Beheshti

E-mail: a-abbassi@sbu.ac.ir

TAVANAKAFFASH Aynaz

Doctorante

Université Shahid Beheshti

E-mail: ainaz.t.f@gmail.com

(Date de réception: 08/07/2019 – date d’approbation: 18/02/2020)

Résumé

Ce travail de recherche envisage d’analyser la naissance d’un nouveau genre littéraire au travers d’un ouvrage d’Annie Ernaux: *Journal du dehors*. L’influence incontournable des théories de Pierre Bourdieu sur l’œuvre d’Ernaux et notamment ses ouvrages intitulés «journal», a donné de l’ampleur à une variation du journal intime, le journal extime (terme proposé pour la première fois par Michel Tournier). Dans le cadre de cette étude, nous allons essayer également de trouver une réponse à cette question: les éléments extérieurs de l’ouvrage en question, ainsi que les facteurs majeurs des théories de Bourdieu, tels que la relation dominé-dominant et la reproduction des classes, aboutissent-ils à une initiative générique ou se réduisent-ils à une simple forme autobiographique?

Mots-clés: Annie Ernaux, *Journal du Dehors*, Autobiographie, Journal Extime, Pierre Bourdieu.

Annie Ernaux est née en 1940 à Lillebonne d'un père fermier et d'une mère ouvrière. Son père devenant par la suite petit commerçant et sa mère employée dans l'épicerie familiale, sa famille connaît ainsi une ascension sociale majeure qui marque indubitablement le parcours artistique de la jeune fille (Charpentier, 1994: 46-47).

Dès le début de sa carrière d'écrivain, son œuvre présente des aspects autobiographiques, d'abord implicites, puis peu à peu explicites. C'est à partir de *La femme gelée* (1981) qu'Ernaux offre au public un «roman autobiographique explicite» (*Ibid.*). En effet, le début des années 1980 fournit aux écrivains une occasion de renouveler les codes préétablis de la littérature contemporaine. Le «récit de filiation» fait partie de ces initiatives dont Annie Ernaux est l'une des pionnières. Pour elle, «la famille est le lieu d'une interrogation trempée de sociologie» (Demanze, 2008).

Depuis plusieurs années, ses ouvrages se voient définis selon différents genres littéraires tels que l'autofiction, le roman autobiographique, le journal intime et récemment le journal extime (terme que Michel Tournier propose pour la première fois comme titre d'un de ses ouvrages mais qui s'applique aujourd'hui à deux ouvrages d'Ernaux: *Journal du dehors* et *La vie extérieure*) (Caron, 2014: 25). L'écrivain évite de limiter ses travaux à un genre littéraire: «La question des formes (je préfère cela au genre, qui est une méthode de classification à laquelle je souhaite échapper) est centrale pour moi mais inséparable de la matière» (Ernaux, 2003: 57). C'est la raison pour laquelle Ernaux propose délibérément un nouveau terme qui recouvre quasi-totalement sa production littéraire et qui définit bien sa nouvelle forme d'écriture: auto-socio-biographie¹

Cette nouvelle notion soulève quelques problèmes fondamentaux dont le premier est le fait que la non-appartenance de cette «forme» à un quelconque genre littéraire suscite des ambiguïtés. La notion de l'hybridité des genres dans la littérature contemporaine, résistance des écrivains contre les

1. Terme employé par l'auteure elle-même afin de décrire son nouveau style.

définitions génériques rigides, contribue largement à cette tendance de supprimer les frontières des genres littéraires connus, au profit de notions dites plus hybrides. C'est ainsi qu'Annie Ernaux s'est permis alors de proposer ce nouveau terme, «l'auto-socio-biographie». On pourrait supposer que l'insertion de «socio» au cœur du mot «autobiographie» est essentiellement le fait du souhait de l'écrivain de mettre l'accent sur l'aspect social de ses ouvrages et de sa tendance continuelle à supprimer son rôle énonciateur, néanmoins cela ne suffirait pas à établir des règles s'appliquant à toute son œuvre.

On constate qu'à partir de la publication de *«Les années»*, une page est tournée: *«Les années* marque un deuxième tournant dans son écriture, le passage de l'«auto-socio-biographie» vers une forme nouvelle d'autobiographie, impersonnelle et collective» (Sylvester, 2011: 23). Un nouveau point de divergence est ainsi né. D'une part existe un ensemble de productions littéraires qui peuvent tant bien que mal se loger sous le titre de l'auto-socio-biographie et de l'autre une nouvelle tendance qui pousse inconsciemment l'ancienne diariste vers une initiative. Malgré tout, il faudra attendre encore quelques années pour que le néologisme de Michel Tournier lui vienne en aide.

«Journal intime» est désormais le terme favori des critiques pour parler de plusieurs ouvrages ernauxiens et ce non sans raison. Ernaux insiste à plusieurs reprises sur le fait que *Le journal du dehors* et *La vie extérieure* se distinguent nettement de ses autres livres¹ en plusieurs aspects dont les plus importants sont ceux-ci: la présence occulte de la narratrice; la coexistence de la narration, de la description et du commentaire; l'omniprésence des expériences urbaines. Cet article étudiera les éléments objectifs du journal d'Ernaux et analysera les théories sociocritiques de Pierre Bourdieu (telles

1. «Mais il me faut faire une différence entre le journal vraiment intime et le journal qui contient un projet précis, c'est le cas de *Journal du dehors* et de *La vie extérieure*, qui tournent volontairement le dos à l'introspection et à l'anecdote personnelle, où le «je» est rare.» (Ernaux, 2003: 23.)

que la relation dominé-dominant et la reproduction des classes), mises en œuvre dans les textes autobiographiques de l'écrivaine. Il s'agira alors de trouver une réponse à cette question: les éléments extérieurs de l'ouvrage en question, ainsi que les facteurs majeurs des théories de Bourdieu cités ci-dessus conduisent-ils à une initiative générique ou se réduisent-ils à une simple forme autobiographique?

1. L'auto-socio-biographie chez Annie Ernaux

a- De la subjectivité rejetée

Parmi les œuvres du genre de l'autobiographie et plus précisément celles qui font partie du sous-genre du journal intime, le lecteur se trouve face à des ressentis de l'auteur, parvenant ainsi à éprouver précisément au fil de la lecture ce que vit ou a vécu l'écrivain. Il est incontestable que c'est le quotidien qui provoque chez l'auteur ces vagues d'émotions et de sentiments, mais il n'est pas au centre de la narration, en réalité simple prétexte pour que l'écrivain puisse partager son vécu avec ses lecteurs. «Doubrovsky souligne les éléments essentiels de la notion conventionnelle du sujet autobiographique, soit 'le regard intérieur', 'l'introspection véridique', 'l'histoire de ses pensées' et notamment le récit authentique d'une vie» (Gusdorf, 1980: 30).

L'expérience de la lecture de *Journal du dehors* d'Annie Ernaux s'avère différente. Ce qui distingue nettement ce livre de ses homologues c'est que l'auteure, en retrait, se voit marginaliser davantage par des événements rapportés. On a l'impression que c'est de son devoir de nous informer en détail de tout ce qui se passe dans les milieux sociaux qu'elle fréquente, comme un historien qui se donne pour tâche de tout raconter minutieusement. Dans ce cas, la rencontre hasardeuse avec quelques commentaires personnels de l'auteure, semés ici et là tout au long du livre, est indispensable.

La subjectivité se dissipe peu à peu au profit de l'objectivité. C'est la raison pour laquelle le *Journal du dehors* d'Ernaux a comme héros de

nombreuses personnes de passage dont ni la durée de la présence ni les actions n'ont de valeur. Malgré cela, ce sont leurs histoires de vie ou leurs activités sociales qui donneront naissance à la structure de cet anti-journal intime.

Dans ce texte, Ernaux s'intéresse aux histoires sociales et collectives durant les années 1985-1992 plutôt qu'à ses propres histoires personnelles ou familiales. C'est comme cela qu'elle arrive à former un livre débordant de scènes fragmentaires de la vie quotidienne d'inconnus dont le seul lien est qu'elles se déroulent dans l'entourage de l'écrivaine: «une collection d'instantanés de la vie quotidienne collective» (*JDD*¹: 500).

Issue d'une couche défavorisée de la société dans laquelle elle a passé son enfance, Annie Ernaux et son entourage n'ont jamais eu l'occasion de s'exprimer dans la société. Toutefois dès sa jeunesse, elle écrit et touche un grand nombre de lecteurs qui lisent attentivement ce qu'elle produit, c'est pourquoi elle venge ceux qui n'ont pas toujours le droit à la parole. Dans un véritable mécanisme de défense, elle se met en retrait dans son œuvre et particulièrement dans le *Journal du dehors*. C'est ainsi qu'elle attribue une grande place et une scène de théâtre géante à tous ceux qui vivent dans la société sans jamais être pris au sérieux, ceux dont ni les préoccupations ni les activités ni les pensées n'ont la moindre importance pour les lecteurs ernausiens. Ernaux fait passer auprès de ses lecteurs ce qu'elle désire et non pas ce à quoi ils s'attendent. C'est ce que font effectivement tous les auteurs mais la différence considérable entre l'écrivaine du *Journal du dehors* et les autres, réside essentiellement dans le fait qu'Ernaux invite ses interlocuteurs à lire un «journal» (tantôt intime, tantôt extime), ce qui attire plus de lecteurs. Une fois entrée en scène, elle cède adroitement la place aux vrais héros de son récit sans que le lecteur ait le temps de se rendre compte de ce qui se passe: il suit les moindres actes des personnages marginaux et est ému par ses sentiments et ses problèmes personnels.

1. Nous désignerons désormais le *Journal du Dehors* sous ces initiales.

b-La vocation sociale

Quels que soient le genre et la forme des textes littéraires, ils ont pour vocation de transmettre le message que l'écrivain désire. Ceci posé, il nous revient de chercher l'objectif explicite de l'écrivaine du *JDD*. Celle-ci se met intentionnellement à l'écart pour céder la place à des personnages réels mais très peu connus et mal identifiés. Elle leur donne ainsi la parole pour s'exprimer alors qu'ils ne cherchent absolument pas à prendre la parole. Ils ne sont même pas conscients de ce fait qu'en passant à côté de l'écrivaine, un jour au hasard, ils peuvent se transformer temporairement en héros de quelques lignes et que la plupart des lecteurs s'identifieront avec eux.

Ernaux ne se donne parfois même pas la peine de rencontrer ses héros et elle se contente tout simplement des œuvres qu'ils ont laissées derrière eux, sur les murs de la ville ou des banlieues par exemple, pour créer des personnages fictifs qui se rassemblent pour mettre en évidence la vilénie d'une société qui les opprime.

Le «je» erneusien

Le pronom «je» est très emblématique dans l'écriture de soi. De ce fait, *JDD* ne se distingue pas beaucoup des autres œuvres similaires qui se veulent «intimes» ou appartenant au genre autobiographique, car l'usage du «je» abonde dès les premières lignes: «Depuis vingt ans, j'habite dans une ville nouvelle [...]. Auparavant, j'avais toujours vécu en province [...]» (*JDD*: 499). Malgré cela, on ne retrouve à maintes reprises l'utilisation successive de «je-auteure» que dans l'avant-propos. Cela nous donne l'impression que l'auteure s'adresse à nous très brièvement pour mieux éclaircir la situation dans laquelle elle va nous plonger. C'est comme si elle ressentait la nécessité de nous préparer pour faire face à un monde inédit. D'autant qu'en commençant la première partie de ces écrits «datés de 1985», le «je-auteure» se dilue, ne laissant que quelques petits indices de la présence de «je-témoin». Le premier «je» qu'on relèvera facilement dans la deuxième ligne des souvenirs de 1985 n'appartient absolument pas à l'auteure mais à

un inconnu qui a laissé quelques fragments de ses sentiments amoureux sur le mur de cette «ville nouvelle»: «JE T'AIME ELSA». Par la suite et quelques lignes plus bas, le «je» qu'on attendait depuis le début de cette partie, c'est-à-dire le «je» de l'écrivaine, apparaît mais très pâle, adhérant activement à la préparation de l'histoire d'un certain «ramasseur de caddies»: «J'ai mis mes courses dans le coffre de ma voiture. Le ramasseur de caddies était adossé au mur du passage qui conduit du parking à la place. Il avait [...]» (*JDD*: 501).

Il est à noter que concernant les œuvres d'Ernaux, on parle souvent du «je» collectif (Caron, *op.cit.* 64) ou «je» transpersonnel (Sylvester, *op.cit.*: 25) tandis que dans le *JDD* il ne s'agit ni du «je» collectif ni du «je» transpersonnel mais d'un «je» effacé au profit des autres pronoms tels que «il» et «elle». On y constate si peu l'usage et la fréquentation du pronom «je» (le «je» faisant référence au moi de l'écrivaine) qu'il serait indiscret de se pencher trop sur ce pronom. Comme elle l'indique dans une interview avec Claire-Lise Tondeur: «Cette citation de Jean-Jacques Rousseau a été mise après, dans une intention polémique. Ce texte se veut un anti-journal intime. Et je crois que le moi, notre moi, nous est révélé par la fréquentation des autres, non seulement par le regard qu'ils portent sur nous, mais aussi par l'intérêt, les souvenirs, qu'ils éveillent en nous» (Peterson, 2014: 77). «L'homme interroge la jeune femme dans le train vers Paris... savoir comment les autres vivent pour savoir comment, soi, on vit ou l'on aurait pu vivre» (*JDD*: 521). Ainsi, *JDD* peut être considéré comme un ensemble des récits et des événements qui se déroulent autour d'un témoin-écrivaine et qui lui rappellent d'autres souvenirs et tournent d'ailleurs tous, sur l'axe ernausien.

Le public personnel

Du fait que cet ouvrage est consacré plus aux histoires et à la vie quotidienne des gens de l'entourage d'Ernaux qu'à sa vie personnelle, un public est présent qui est d'ailleurs un public privilégié (soit

intentionnellement ou par hasard). C'est ainsi que l'écrivaine s'est construit un public personnel ou même personnalisé. Il est évident que tous ceux qui ont croisé Annie Ernaux dans les lieux publics ne pouvaient pas prendre part dans cet ensemble, d'où l'influence personnelle de l'auteure sur les choix des héros. Seuls ceux qui ont pu représenter une minorité dans la société ou qui ont su évoquer chez l'auteure des souvenirs de valeur ont été ainsi privilégiés: «L'aveugle de la station Saint-Lazare» (*JDD*: 505) qui chante d'une façon répétitive des chansons de l'école (celles de l'enfance d'Ernaux) ou les chansons très célèbres comme celles d'Edith Piaf. En somme, tout ce qui lui est inconnu n'a pas d'intérêt pour elle. Ernaux parvient à personnaliser davantage son public en se rappelant un homme qu'elle avait rencontré avant: «J'ai revu le jeune homme qui ramassait les caddies de Franprix l'année dernière» (*JDD*: 521). Outre les rencontres hasardeuses et parfois répétitives des mêmes personnes, elle se passionne pour les gestes personnels qui lui semblent avoir des interprétations sociales: «Un Arabe regarde constamment l'intérieur de son caddie [...] Satisfaction de posséder bientôt ce qu'il désirait, ou crainte d'en «avoir pour trop cher», ou les deux» (*JDD*: 502).

Pour Ernaux, faire des achats dans un supermarché peut évoquer les sentiments de bonheur ou d'angoisse à l'égard des prix qu'éprouve un Arabe, tandis qu'un peu plus bas elle décrit minutieusement l'habillement et la silhouette de quelques jeunes femmes qui, d'après elle, marchent «avec détermination»: «Quelques femmes en harmonie avec les lumières et les mannequins des vitrines, lèvres rouges, bottes rouges, [...], avancent avec détermination» (*Ibid.*).

D'autre part elle montre un garçon de 20 ou de 25 ans qui monte dans le métro et qui s'occupe de ses ongles à l'aide d'une pince à ongles. La réaction des autres voyageurs revêt une signification définitive: «Les voyageurs autour font mine de ne pas voir. [...] personne ne peut rien contre son bonheur de – comme signifie l'air des gens autour – mal éduqué» (*JDD*: 502-503).

Non seulement l'aisance excessive du jeune homme prouve qu'il n'est peut-être pas bien éduqué mais également le fait que les voyageurs ne font intentionnellement pas attention à lui renforce cette idée. C'est comme cela que le comportement des acteurs sociaux est mieux concrétisé par rapport aux réactions des autres. Cette mise en parallèle des actes sociaux donne naissance à la distinction des couches sociales:

[...] un homme grand s'installe, joint ses mains sur ses genoux. [...] ce sont des mains couvertes d'une desquamation blanche, uniforme [...]. L'homme, un Africain, est d'une immobilité absolue [...]. Etre un intellectuel, c'est cela aussi, n'avoir jamais éprouvé le besoin de se séparer de ses mains énervées ou abîmées par le travail (*JDD*: 516).

Dans l'exemple précité, le geste et notamment le mouvement constant des mains dévoilent la nervosité et le stress alors que la couleur et la peau de ses mains sont de plus importants indices concernant le milieu auquel il appartient. L'intellectuel et l'ouvrier se distinguent au premier regard par l'intermédiaire de la peau des deux mains. Un autre élément révélateur qui, malgré l'apparence et le comportement n'est pas visible mais oui, c'est le langage. Ce dernier définit davantage la famille, l'environnement et la classe sociale dont on est issu:

Dans la rame de métro, un homme demande une pièce ou un ticket-restaurant: «Je suis au chômage.» Il tend la main inutilement. En descendant à Concorde, il murmure comme pour lui-même «je n'ai vraiment pas beaucoup d'argent». (*JDD*: 529).

Ou encore:

Un jeune homme ivre interpelle un type assis [...]: «Je t'emmerde!» Plus fort: «Je t'emmerde! Je te dis que je t'emmerde!» Le type plus vieux: «Pourquoi tu m'agresses? Parle-moi poliment. [...] «Tu arrives, tu dis «Je t'emmerde», la merde je sais ce que c'est, je ne peux pas te

16 Plume 30

répondre. Si tu avais parlé poliment, calmement, il aurait pu passer quelque chose entre nous, tandis que là, non, je ne peux pas te répondre, je n'ai pas envie.» (*JDD*: 554-555).

2. Journal du dehors: un journal extime

a- De l'objectivité engagée

Annie Ernaux, constamment en quête d'une particularité définie et d'une orientation sociale pour son œuvre, a finalement trouvé la solution dans les théories sociales de Pierre Bourdieu. Nombreux sont ceux qui établissent un lien étroit entre les ouvrages de l'écrivaine et les notions bourdieusiennes telles que le «dominant» et le «dominé»¹. Selon Bourdieu l'accès à l'enseignement supérieur, qui dépend du capital économique familial, est plutôt issu d'un héritage culturel ancien qui se transmet d'une génération à la suivante. Ernaux a été victime de cette discrimination sociale et a pu, malgré tout, s'en sortir tant bien que mal: elle s'est donc tournée vers une écriture littéraire engagée qui a pour objectif de dénoncer cet écart social et ces privilèges qu'elle juge inadmissibles. On pourrait considérer l'œuvre ernausienne comme la mise en pratique des théories de Bourdieu. Selon ce dernier, l'espace social ou «les champs de la société» (Braun, 2000) sont là où a lieu la lutte entre les dominés et les dominants. Cette lutte façonne la société qui a toujours tendance à reproduire les mêmes structures. Bourdieu affirme que dans tous les champs de la société, y compris le champ littéraire, scientifique, etc., l'existence des dominés et des dominants est incontournable.

La concrétisation des théories de Bourdieu dans le *JDD* permet de donner de la cohésion à ce journal, mais dans le paragraphe ci-dessous on s'aperçoit de la préoccupation quotidienne de l'écrivaine, au sein même de son journal,

1. Ernaux reprend un certain nombre de notions de Bourdieu, dont les plus importantes sont le déterminisme sociologique, la misère de la condition et le clivage entre dominants et dominés. (Bernadet, 2012: 8).

concernant la nature de ce nouvel écrit ainsi que sa tendance à éviter les fragments au profit d'un travail plus cohérent.

Je m'aperçois qu'il y a deux démarches possibles face aux faits réels. Ou bien les relater avec précision, dans leur brutalité, leur caractère instantané, hors de tout récit, ou les mettre de côté pour les faire (éventuellement) «servir», entrer dans un ensemble (roman par exemple). Les fragments, comme ceux que j'écris ici, me laissent insatisfaite, j'ai besoin d'être engagée dans un travail long et construit (*JDD*: 535).

Malgré la forme choisie pour cet ouvrage, dite fragmentaire, l'écrivaine se voit implicitement engagée dans ce qu'elle évoque. Cette tentation ne voit le jour qu'à condition qu'elle consacre une bonne partie de ces analyses sociales au lien existant entre les dominés et les dominants et par la suite à l'incontournable cercle vicieux de la reproduction des classes.

Le partage du pouvoir dominé-dominant

Des relations de domination s'inscrivent non seulement dans l'apparence (c'est-à-dire tout ce qui est vu ou entendu y compris l'habillement, le langage corporel, les échanges verbaux, etc.) mais également dans l'inconscient de classe. Le niveau d'éducation se manifeste à travers tous ces indices et celui-ci oriente inconsciemment les rapports humains ainsi que les réussites ou les échecs sociaux.

La grève des étudiants, inventifs, pleins d'«humour», défendant le droit d'entrer librement à l'université, était une grève de futurs dominants, celle des cheminots sans «grâce» extérieure, réclamant lourdement un peu plus d'argent pour vivre, une grève des dominés. (*JDD*: 519)

C'est la seule fois où Ernaux fait directement allusion à ce rapport dominé-dominant en mettant l'accent sur le fait que les dominés d'aujourd'hui auraient le potentiel requis de devenir «de futurs dominants». Cette position est alors celle de l'écrivaine qui appartient, au moment de la rédaction de cet ouvrage, à la couche favorisée de la société, ce qui n'était absolument pas le cas durant son enfance.

18 Plume 30

[...] c'est cette brutalité et cette pauvreté qui me permettent, peut-être, de faire affluer toute une période de ma vie et la fille que j'étais en entendant, trente ans après, I'm just another dancing partner. Alors que la richesse et la beauté du *Bel été*, de la *Recherche du temps perdu*, relus deux ou trois fois, ne me redonnent jamais ma vie (JDD: 524).

En effet, la «brutalité» et la «pauvreté» qu'elle a subies durant l'enfance l'ont pourtant conduite à changer de niveau social lors de sa jeunesse. Selon elle, c'est plutôt à cause de ces deux éléments cruels qui datent de longtemps qu'elle a eu plus tard envie de changer de vie et de couche sociale tandis que la description de la «richesse» retrouvée dans *Recherche du temps perdu* (ni d'autres romans) ne l'a pas tant touchée. Pour elle, la réalité de sa vie impitoyable aura beaucoup plus d'influence que le luxe et le confort évoqués dans le monde fictif des romans.

Néanmoins les exemples ne manquent pas concernant la soumission de la couche inférieure face à la couche supérieure: «la caissière ne dit rien. La surveillante recommence: 'Vous voyez bien qu'il y a une erreur. Cinquante francs.' La caissière ne regarde pas la surveillante» (JDD: 507).

Ou bien

Les deux femmes discutaient, à la caisse, sans doute la patronne et une employée. [...]

C'est vrai ce que vous dites là! la patronne s'exclame, puis plus fort, répète: «C'est vrai ce que vous dites là!», en insistant sur le vrai qui, ici, ne s'oppose pas à «faux», mais signifiant l'émerveillement [...] d'une idée que la patronne [...] n'avait pas eue, qu'elle s'étonne de ne pas avoir eue quand son employée, elle, l'avait déjà, apparemment sans effort (JDD: 521-522).

Dans les deux exemples précités, l'inégalité des rapports et le poids de la surveillante et de la patronne sont évidents. Dans le premier cas, la

soumission totale de la caissière est plus palpable à cause du silence qui suit les paroles de la patronne et le fait que la caissière n'ose même pas regarder la patronne dans les yeux de peur de se faire blâmer davantage. Dans la deuxième situation la relation entre la patronne et l'employée n'est pas aussi rigide de sorte qu'il y a une conversation et un échange efficace d'informations entre celles-ci, bien que la patronne ne supporte pas le fait que son employée soit plus intelligente qu'elle. C'est donc le rapport dominé-dominant qui définit jusqu'à l'authenticité des paroles et des arguments du locuteur.

Selon Ernaux les frontières de cette discrimination ne se limitent absolument pas à un simple lien patron-employé, elles s'étendent jusqu'aux professions plus importantes telles que la médecine. Les médecins ont pour vocation de donner la vie d'une façon égale et dépourvue de tout préjugé à tous les êtres humains, alors qu'ils opèrent «inconsciemment» une distinction entre les patients appartenant aux cadres défavorisés et favorisés:

On a découvert deux enfants que leurs parents laissaient mourir de faim. [...] personne ne pense à dire, ne veut dire que le médecin, inconsciemment, n'examinait pas ces enfants d'un couple du quart-monde avec la même attention qu'il portait à ceux d'une famille de cadres moyens (*JDD*: 523).

En outre, il existe une autre sorte de soumission voulue et consentie de la part de la personne soumise:

Un handicapé était aux caisses, dans son fauteuil roulant, riant avec les caissières, qui l'envoient chercher le prix des produits sans code. [...] les caissières rient de sa performance, de sa soumission à leurs désirs. Il est heureux d'être le centre d'intérêt de ces filles jolies et moqueuses, satisfaites de leur côté d'avoir à leur disposition un homme [...] qu'elles font courir sur ses roulettes comme un petit chien (*JDD*: 518).

Loin d'être gêné par les moqueries des caissières, la personne à mobilité réduite est «heureuse» de la situation affreuse que l'écrivaine décrit comme une scène de jeux avec un chien. C'est à partir de ce moment que les dominés collaborent activement au renforcement de l'inégalité entre les différentes couches sociales. Ces derniers sont tellement soumis au pouvoir des dominants qu'ils se voient fascinés par leurs jeux et leurs mépris. En revanche c'est cette soumission conçue et acceptée qui aboutit finalement à la répétition des événements et à la reproduction des classes sociales telles que «des chanteurs» et «des mendiants»: «C'est un geste qui ruine tout, la vanité des porteuses de fourrures [...] la soumission des chanteurs et des mendiants à qui on donne une pièce» (*JDD*: 512).

Il est à noter que le seul fait de donner exclusivement la parole au peuple qui appartient à la couche sociale défavorisée ou peu favorisée, en d'autres termes les dominés, ne veut pas forcément dire que l'écrivaine a envie de faire l'éloge de ceux qui font partie de ce groupe social. Ernaux porte un regard purement objectif sur tous les aspects qui caractérisent bien les éléments fondateurs des dominés, même s'ils sont dépourvus d'aspects positifs: prenons l'exemple de l'avarice et de l'épargne extrêmes qui sont le corollaire de la crainte permanente de la pauvreté et de la privation. «Dans la rame de métro, un homme demande une pièce ou un ticket-restaurant: «Je suis au chômage.» Il tend la main inutilement. [...] il murmure comme pour lui-même «je n'ai vraiment pas beaucoup d'argent» (*JDD*: 529).

S'y ajoutent également l'hostilité apparente et la tendance égocentrique des personnages-passagers ernausiens (Litvinavièienë, 2007:170): «Une nouvelle forme de «manche» depuis quelques semaines: 'Vous n'auriez pas deux francs pour que j'aïlle me saouler la gueule?' [...] le cynisme a remplacé l'appel à la pitié» (*JDD*: 536).

Plusieurs autres caractéristiques personnelles et sociales, de nature positive, s'ajoutent aux caractéristiques mentionnés plus haut. Citons par exemple l'humilité. Comme les moins favorisés gagnent difficilement la vie et qu'ils se sentent continuellement soumis à des contraintes financières

pénibles, ils ont l'air humble et agissent avec circonspection: on les voit s'abstenir des plaisirs tangibles de la vie de peur de perdre les maigres choses dont ils disposent, se contentant des ressources minima qui leur permettront de rester vivants sans jamais avoir vécu. Leur vie quotidienne se dégrade en un ensemble de petits buts à court-terme, si bien qu'ils ne parviennent jamais à saisir nettement ce que serait la vie dans la société moderne si elle leur offrait chance et opportunités. «Maintenant, il y a un clochard qui fait régulièrement la manche... «Je ne suis pas un voleur, un assassin, je suis un clochard!» [...] (Dire «je suis sans travail» attire immédiatement la suspicion des gens, leur irritation, il n'a qu'à en chercher, etc.)» (JDD: 532)

La reproduction des classes

Dans la partie précédente on a pu observer l'écart social à travers différents exemples donnés concrètement par Annie Ernaux. Cela nous permet de déduire que cette discrimination infligée aux moins favorisés peut en venir au point où la pauvreté économique influe directement sur la pauvreté culturelle:

Je demande à la jeune coiffeuse qui s'occupe de moi: «Est-ce que vous aimez lire?» Elle répond: «Oh ça ne me dérange pas de lire, mais je n'ai pas le temps.» («Ça ne me dérange pas», de faire la vaisselle, la cuisine, travailler debout, l'expression pour dire qu'on est capable de faire tranquillement des choses pénibles. Lire peut donc en faire partie.) (JDD: 531).

Celle qui travaille en tant que coiffeuse ne lit donc pas, non que cette activité lui coûte cher ou qu'elle n'en ait pas les moyens mais l'habitus de la classe à laquelle elle appartient définit le fait qu'elle n'en ait pas vraiment envie et qu'elle ne ressente pas la nécessité de la lecture. L'habitus n'est rien d'autre que la correspondance entre structure mentale et structure objective du champ social. Ce sont les structures cognitives qui nous permettent de

percevoir le champ social et le rôle que nous y jouons. Pour Bourdieu, c'est avant tout une disposition formée et fondée sur les structures objectives d'un champ social. Plus un agent est doté d'un habitus en adéquation avec les règles du jeu à l'intérieur du champ, plus il sera en mesure de s'en approprier les ressources dans la mesure où il n'aura qu'à se laisser porter par son habitus pour occuper les positions dominantes au sein d'un élément de ce même champ. Nous sommes ainsi victimes de l'empreinte génétique et de l'habitus réservés à notre classe sociale.

A la pharmacie, une femme prend des médicaments pour son mari, «quand il a avalé tout ça il n'a plus faim.» [...] paroles transmises de génération en génération, absentes des journaux et des livres, ignorées de l'école, appartenant à la culture populaire (originellement la mienne – c'est pourquoi je la reconnais aussitôt) (*JDD*: 528).

Ernaux met l'accent sur le transfert de la culture et des idées traditionnelles, répétitives et récurrentes d'une génération à l'autre. Du fait que la femme appartient «à la culture populaire» et qu'elle n'a apparemment pas accès à la lecture, l'écrivaine voit que ses paroles sont des mots mal placés dans le contexte et dans la situation. Toutefois elle saisit bien la signification des phrases prononcées puisqu'elle appartenait autrefois à cette classe sociale.

Toutefois Ernaux ne cesse de s'étonner à chaque fois qu'elle rencontre une scène atypique, jugés d'après son positionnement social actuel c'est-à-dire la classe intellectuelle. C'est ainsi qu'elle porte un jugement négatif sur les actes naturels et quotidiens d'un SDF en plein milieu de la rue.

A partir de quand, lorsqu'on n'a plus de domicile ni de travail, le regard des autres ne nous empêche plus de faire des choses naturelles mais déplacées au-dehors dans notre culture. Par quoi commence l'indifférence à un savoir-vivre appris à l'école, à la table familiale [...] (*JDD*: 543).

Malgré tout, cette dernière interprétation de l'écrivain laisse croire qu'auparavant le SDF possédait déjà un domicile et une famille et qu'il avait peut-être bénéficié de l'enseignement à l'école. Cependant la situation de

précarité absolue dans laquelle il se trouve aujourd'hui ne lui donne pas de choix et il est obligés de se créer de nouveaux habitus afin de survivre dans la nouvelle situation. Le SDF échoue ainsi dans une lutte symbolique qui le lance dans un champ social avec des habitus spécifiques.

D'après Annie Ernaux, non seulement la précarité financière conduit à la déficience culturelle permanente mais de surcroît, elle impose de consacrer tout son temps à faire face. La question est alors de savoir s'il est possible de remonter la pente.

b- Vers un nouveau genre littéraire

Constamment en quête d'une nouvelle orientation littéraire et notamment sociale, Annie Ernaux n'a jamais cessé de faire le tour des idées purement sociales des philosophes et des sociologues. Fascinée par les notions et les définitions sociocritiques de Pierre Bourdieu, elle introduit ces idées d'une façon concrète dans la plupart de ses ouvrages. L'écrivaine est hantée par le rapport dominant-dominé, l'habitus (une des notions clé de Bourdieu), et la reproduction des classes. Comme nous l'avons déjà dit, selon Bourdieu, le système d'enseignement est formé de sorte que les savoirs transmis aux élèves correspondent à la classe dominante. C'est pour cette raison que les élèves issus des familles de la classe dominante auront beaucoup plus de chance de réussite tandis que les élèves des familles de la classe dominée sont dépourvus de ce capital culturel invisible. C'est ainsi que l'école contribue à légitimer et reproduire les classes sociales.

La spécificité de l'œuvre d'Ernaux réside particulièrement dans le fait qu'elle concilie la sociocritique avec la littérature de sorte qu'il est presque impossible de les distinguer. On ne sait si c'est de la littérature mêlée aux notions sociocritiques ou ce sont les notions sociales lancées par Pierre Bourdieu qui ont pris une nouvelle forme à travers l'écriture d'Ernaux. Ce qui est indiscutable c'est que la masse des études sociocritiques portées sur les ouvrages ernausiens témoignent de l'importance considérable de sa critique de la société contemporaine. Egaleme nt les ouvrages dont le but est

de critiquer la société dans laquelle vit l'écrivaine ne manquent pas. La seule distinction est qu'on ressent une littérisation des idées bourdieusiennes de sorte qu'il ne s'agit plus de littérature au sens «traditionnel» du terme. A la limite on aurait pu dire qu'il s'agit d'une nouvelle «forme» littéraire ou plus précisément un nouveau genre littéraire. C'est à partir des notions de Pierre Bourdieu que l'écrivaine se met à rédiger de nouveaux ouvrages où elle met en œuvre «les théories sociologiques» (Jurt, 2017: 100). Or, ce n'est pas à travers ces lignes qu'on touche concrètement la soumission des dominés mais l'inverse. Le public d'Annie Ernaux n'est pas le tout-venant, mais au contraire et malgré les revendications d'Ernaux, il est le fruit d'une recherche élitiste.

C'est là que nous nous rendons mieux compte de la nature des morceaux de récits rapportés de Annie Ernaux: ce n'est ni la littérature ni un ensemble d'idées sociocritiques; cela pourrait être tout simplement un nouveau genre littéraire.

Le terme «journal extime», déjà proposé par Michel Tournier, concernait un de ses propres ouvrages; toutefois, les critiques, en mal de définition pour la nature des ouvrages d'Ernaux, surtout les plus récents, se sont délibérément tournés vers le seul terme qui leur a paru pertinent, le journal extime. Les liens entre les œuvres d'Ernaux et le texte de Tournier sont nombreux: le *Moi s'y projette* plutôt dans le monde extérieur que dans l'introspection du journal intime. Par ailleurs, ces ouvrages s'inscrivent dans une démarche qui tâche de concevoir la réalité à travers une collection d'instantanés de la vie collective. L'essentiel consiste en va-et-vient entre le dedans et le dehors pour mieux saisir à quel point le monde pénètre la vie de l'auteur.

Conclusion

Durant tout ce travail nous avons essayé de dévoiler les aspects cachés du *JDD* d'Annie Ernaux. Malgré l'appartenance de cet ouvrage à la catégorie des autobiographies, l'écrivaine récuse cette qualification et c'est ainsi

qu'elle propose pour la première fois le terme auto-socio-biographie. La définition de l'autobiographie suggère que l'écrivain, le narrateur et le personnage principal soient la même personne alors que dans le *Journal du dehors* on constate bien que ce sont plutôt les gens ordinaires passant par hasard dans les rues, qui forment les personnages principaux. La voix attribuée à la classe moyenne et moins défavorisée de la société en témoigne à plusieurs reprises. Cet ouvrage est considéré comme une mise en application des théories sociologiques de Bourdieu.

Le «je» proposé par Ernaux ne se réduit absolument pas à un simple pronom personnel désignant le «je» de l'écrivaine. Parfois, il s'agit de l'ensemble des «je» de la société qui forment éventuellement une société entière ou plus précisément une grande partie de la société dans laquelle vit Annie Ernaux. Celle-ci a pour but de donner la parole à ses compatriotes et à ceux qui (comme elle, durant son enfance) n'avaient pas droit à la parole. C'est ainsi que cette écriture plate se transforme en une vocation extérieure et sociale. L'écrivaine n'est plus passive et se mobilise fermement pour passer à l'acte: un mouvement engagé. Selon Ernaux, cette transformation du genre peut donner naissance à une nouvelle forme littéraire tandis que les variations nombreuses et les facteurs essentiels bourdieusiens imposés dans l'ouvrage, fournissent l'occasion d'une initiative générique. En conséquence, le journal extime (titre ouvertement proposé par les critiques à l'ensemble des journaux d'Ernaux) ne correspond pas bien à cette nouvelle tendance étant donné que celui-ci revient à un texte de Michel Tournier ainsi intitulé. Tout compte fait, il est fort probable qu'un nouveau terme correspondant à l'initiative générique de l'œuvre d'Annie Ernaux voie le jour.

Bibliographie

Bernadet, Marie-Hélène (2012), «Analyse de l'écriture d'Annie Ernaux dans *La Place* et *La Honte* Entre littérature et sociologie», mémoire de maîtrise en études littéraires à l'université de Stockholm, URL: <https://su.diva-portal.org/smash/get/diva2:1075348/FULLTEXT01.pdf>, consulté le 10 janvier 2016.

- Braun, Dietmar (2000), «Un cours au sein de Cours de Concepts de base en science politique», faculté des sciences sociales et politiques de l'université de Lausanne, URL: <http://1libertaire.free.fr/BourdieuConcepts.html> consulté le 31 août 2019.
- Caron Marylène (2014), «Annie Ernaux, passion simple et l'occupation: féminisme, auto-sociobiographie et passion amoureuse», mémoire de maîtrise en études littéraires à l'université du Québec à Montréal, URL: <https://archipel.uqam.ca/7418/1/M13717.pdf>, consulté le 10 janvier 2016.
- Charpentier, Isabelle (1994), «De corps à corps. Réceptions croisées d'Annie Ernaux.», *Politix*, vol. 7, n°27, Troisième trimestre, pp. 45-75.
- Demanze, Lauren (2008), *Encres orphelines*, Paris, Corti, URL: https://www.fabula.org/atelier.php?R%26eacute%3Bcits_de_filiation consulté le 28 août 2019.
- Ernaux, Annie (2003), *L'écriture comme un couteau, entretien avec Frédéric Yves Jeannet*, Paris, Stock.
- (2011), *Journal du dehors*. Dans A. Ernaux, *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, Quarto, pp. 497-551.
- (2011), *L'occupation*. Dans A. Ernaux, *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, Quarto, pp. 879-911.
- Gusdorf, George (1980 [1956]), «Conditions and Limits of Autobiography», *Autobiography: Essays Theoretical and Critical*, Princeton, Princeton University Press, pp. 27-48.
- Jurt, Joseph (2017), «La transmission d'une expérience de dominés: Pierre Bourdieu, Annie Ernaux», In: *Imaginaire et transmission. Mélanges offerts à Gérard Peylet*. Textes réunis par Antony Soron et Agnès Lhermite, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, ('Eidolon', n° 120) pp. 95-110.
- Peterson, Sarah (2014), *Geographies of everyday urban life: french literary and cinematic experiments in the contemporary city*, thèse de doctorat en philosophie à l'université de North Carolina à Chapel Hill, URL: <https://cdr.lib.unc.edu/record/uuid:d3fad9a7-b1f1-4b08-94a7-d3877177de23>, consulté le 10 janvier 2016.
- Litvinavieienė, Inga (2007), «Les aspects sociologiques dans l'œuvre d'Annie Ernaux», *Literatūra*, 49(5), pp. 164-171, URL: <http://www.journals.vu.lt/literatura/article/view/7948>, consulté le 10 janvier 2016.